

Critique

Peeping Tom aux sommets du gore

LE MONDE | 29.03.10 | 16h26 • Mis à jour le 29.03.10 | 16h26

Cauchemar au Théâtre des Abbesses ! Une tempête de neige s'abat sur le plateau dévoilant le cadavre de ce qui ressemble à un bébé. Une femme le recouvre négligemment d'un revers du pied. On avale sa salive.

Une heure vingt après ce démarrage nauséux, on a une boule en travers de la gorge et ça ne passe plus. La compagnie Peeping Tom ("voyeur" en anglais) a encore repoussé son curseur de l'horreur avec *32, rue Vandenbranden*. La nouvelle pièce du collectif installé à Bruxelles atteint des sommets presque gore sans rien céder sur une écriture théâtrale constamment saisissante. C'est le talent de Gabriela Carrizo et Franck Chartier : oser sans peur (ou en crevant de trouille !) la noirceur et la cruauté pour leur faire subir un électrochoc scénique.

Deux mobil-homes sont posés dans un paysage de montagne. Six habitants vivent en vase clos et en boucle. A situation extrême, conséquences identiques. Consanguinité, racisme, haine, sexe, etc. Un lieu sans issue - motif central de l'oeuvre de Peeping Tom depuis la création de la compagnie en 1999 - est le plus sûr moyen de faire exploser un bouillon de pulsions obscures.

Détailler les violences que l'on peut voir ou entendre sur scène ne rend pas justice au spectacle, à sa complexité psychologique ni à sa force dramaturgique. Encore moins à sa bizarrerie inoubliable. Le glauque le dispute plus que jamais à la beauté, le réalisme au fantastique, la crudité à la majesté. L'inconscient et l'irrationnel mènent le jeu et ouvrent la porte à des scènes sidérantes au point de faire rire parfois. Lorsque les fantômes s'accomplissent sur un plateau, leur irruption vandalise l'imaginaire. Le pire reste toujours à deviner chez les Peeping Tom. L'impact esthétique de *32, rue Vandenbranden* tient à sa facture cinématographique. Leur source première d'inspiration a été *La Ballade de Narayama* (1983), de Shohei Imamura, mais le résultat déborde l'idée originelle.

Femme en bandoulière

D'emblée, on se croit devant un film : décor hyperréaliste avec ciel et montagne, ouvert à 180 degrés, cadrages multiples des personnages derrière les vitres de leurs baraques...

La bande-son de Juan Carlos Tolosa et Glenn Vervliet glisse de musiques d'ambiance anxieuses à des thèmes classiques comme *L'Oiseau de feu*, de Stravinsky. Des effets fantastiques surgissent. Les volets claquent comme une batterie en folie, les caravanes tremblent, les personnages lévitent, une femme se volatilise. Jusqu'aux corps des danseurs qui subissent des transformations physiques. Sauf qu'on est bel et bien au théâtre et que la valeur ajoutée du spectacle réside dans ce vivant à vue.

Mais, une fois encore, c'est la danse virtuose, sauvage, de Peeping Tom qui emporte le morceau. Un homme accroche sa femme en bandoulière pour raconter la passion à mort ; un autre ose une transe qui semble vider son corps pour n'en laisser que la peau... Les exploits physiques ne se comptent pas.

Si Carrizo et Chartier ont déserté le plateau, leurs interprètes, dont la chanteuse Eurudike De Beul fidèle au poste, sont aussi démesurés qu'eux. Agés d'une trentaine d'années en moyenne, ils viennent de Belgique, d'Angleterre ou de Corée. Ils s'appellent Seoljin Kim, Hun-Mok-jung, Marie Gyselbrecht, Jos Baker, Sabine Molenaar. Leur talent est affolant.

Rosita Boisseau

Article paru dans l'édition du 30.03.10

